

Quand les périphéries territoriales deviennent centrales pour les villageois du Nord-Cameroun...

Denis GAUTIER*, Caroline MERLE**, Bertrand MATHIEU***

*IRAD Forêt, BP 22, Maroua, Cameroun

**MAE Francia - ONF Andina, Calle 95 # 13-09, Of. 401, Bogotá D.C., Colombia

***ESA, BP 302, Garoua, Cameroun

Résumé — Quand les périphéries territoriales deviennent centrales pour les villageois du Nord Cameroun. Lors des diagnostics sur la gestion des ressources et de l'espace, menés au Nord-Cameroun, des schémas à dire d'acteurs ont permis d'établir, avec les villageois, des références communes d'espace et de temps, qui servent à cibler les enquêtes et à organiser les inventaires. Ces schémas sont toutefois un peu plus qu'une porte d'entrée du diagnostic : ils permettent d'appréhender ce que les villageois considèrent comme des enjeux territoriaux importants. Sur ces représentations, les terres à *muskwaarii* apparaissent ainsi plus importantes et plus proches des centres des villages qu'elles ne le sont en réalité. Les espaces de brousse à l'interface de plusieurs villages, et à fortiori, de plusieurs cantons, apparaissent comme enjeux d'appropriation par l'exploitation du bois et la défriche. Ces schémas conduisent toutefois à une mise en question des centres d'intérêt et d'intervention de la recherche-développement, centres qui pourraient paraître périphériques par rapport aux enjeux territoriaux des villageois et conduiraient à un recentrage des activités de recherche dans les interfaces territoriales.

Abstract — When territorial peripheries are at the center of local people concerns in Northern Cameroon. During our studies on renewable resources and land management that we have conducted in Northern Cameroon, « local people made plans » led us to establish common spatial and temporal references with local people, to target our interviews on the different land users and to organize our inventory of resources. However, these graphics of the territory had been more than a simple prerequisite to our study. They led us to reconsider what local people really consider as territorial stakes. For example, on these representations, the areas of dry season sorghum appear larger and closer than they are in reality. Interfaces between villages or chiefdoms territories appear to be more or less large according to the social dominance of the group who express his point of view. Consequently, these local people made graphics may lead us to consider that, what is peripheric for our concern may be central for local people and to question the research and development present focuses.

Dans les diagnostics scientifiques appliqués à des petits territoires ruraux, les chercheurs s'intéressent généralement, dans un ordre chronologique et le plus souvent décroissant, à : (i) l'état de ce territoire et des ressources qu'il supporte ; (ii) ce que font les usagers de ce territoire et de ses ressources ; (iii) ce pourquoi ils le font. Alors que cette troisième phase permet de donner du sens au diagnostic et de mieux cibler les recherches d'accompagnement au développement qui pourront être mises en œuvre sur ce territoire, elle est malheureusement souvent le parent pauvre de la démarche. Un des moyens de ne pas sacrifier cette troisième phase — et avec elle, l'ensemble du diagnostic — serait de multiplier, tout au long du diagnostic, les rencontres entre les chercheurs et les acteurs locaux permettant à ces derniers d'exprimer leurs points de vue, derrière lesquels se révèlent leurs représentations et leurs logiques de mise en valeur de l'espace. Un outil de dialogue, bien connu des

chercheurs qui interviennent en appui au développement, est le schéma à dire d'acteurs, répondant à la définition de la carte mentale (André *et al.*, 1990 ; Brunet *et al.*, 1992). Bien construit, puis bien analysé par croisement avec les autres types d'information recueillis, celui-ci nous semble pouvoir apporter beaucoup à la mise en cohérence du diagnostic et à l'affinage de nos connaissances sur les savoirs et les perceptions d'acteurs. Il peut être plus que cela : les informations qu'il nous livre peuvent également conduire à orienter les opérations de recherche, comme nous le verrons dans le cas du projet PRASAC au Nord-Cameroun.

Des schémas à dire d'acteur pour orienter le diagnostic

Place dans du schéma dans la démarche de diagnostic

Les schémas, élaborés avec des représentants d'une communauté rurale, sont une représentation spatiale de l'organisation du territoire que cette communauté utilise et met en valeur, le plus souvent en interactions, au moins périphériques, avec d'autres communautés d'usagers.

Cet exercice intervient au début du diagnostic sur la gestion de l'espace et des ressources que nous appliquons aux territoires locaux sur lesquels nous travaillons. Ce diagnostic est préparé avec les instances politiques dont dépend le territoire local. Une fois l'appui des pouvoirs acquis, nous faisons, avec des représentants désignés de la communauté rurale, le tour du territoire qu'elle considère comme sien. Ce tour est un premier contact. Au-delà de la levée des frontières territoriales — le plus souvent floues —, il vise à « prendre l'air » du territoire, en saisir les grands traits, les structures géographiques dominantes et s'assurer surtout que nous sommes bien en présence d'une entité pertinente de mise en valeur de l'espace.

Une fois le diagnostic ainsi « calé » territorialement, nous demandons aux autorités locales de provoquer une réunion afin de discuter, avec des acteurs locaux, du territoire villageois, de son organisation spatiale, de son histoire, de son futur, mais aussi de leurs territoires de vie et d'activités et de celui des communautés voisines. La construction du schéma de l'espace villageois et de sa mise en valeur illustre, rythme et anime cette réunion. C'est à la suite de celle-ci que s'organiseront les autres étapes du diagnostic : (ii) cartographie du territoire, enquêtes auprès des usagers de ce territoire, et inventaire de ses ressources végétales ; (iii) analyse des données recueillies, avec croisement des sources d'information ; (iv) restitution publique de cette analyse, mise en débat des avenir possibles du territoire et de ses ressources, et formulation d'actions de développement souhaitables pour accompagner ce territoire vers des principes de gestion durable.

La construction du schéma à dire d'acteurs, point de départ de la démarche de diagnostic, est fondamentale : elle nous donne une première perception de l'organisation spatiale et des logiques de gestion de l'espace, passées et présentes, de la société locale ; cette perception initiale nous permet d'orienter notre évaluation sur certains groupes sociaux ou certains espaces qu'il semble important de prendre en compte, sachant que cartographie, enquêtes et inventaires permettront, chemin faisant, de ré-orienter le diagnostic.

La construction du schéma

La construction collective du schéma d'organisation et de mise en valeur de l'espace villageois a 5 objectifs spécifiques qui constituent à peu près autant d'étapes de cette construction.

- Définir, avec les villageois, des références spatiales communes, par rapport auxquelles ils puissent se repérer et décrire leurs espaces d'activités. Il s'agit en premier lieu de s'accorder sur une base cartographique qui identifie les points de repère et les lignes de structuration importantes pour les villageois, cela afin que nous parlions bien des mêmes lieux lors des enquêtes, et que nous n'omettions pas des lieux d'importance dans le diagnostic. Il s'agit également de s'accorder sur un champ d'étude *a priori*, correspondant *grosso modo* à l'aire appropriée par la communauté villageoise. Cette étape doit nous conduire à avoir des références spatiales communes avec les villageois. A la fin de ce travail, tous les participants à la réunion doivent pouvoir reconnaître leurs propres lieux de vie, s'accorder pour dire qu'il ne manque pas d'éléments de référence sur le schéma et pouvoir y décrire aisément leurs territoires d'activités.

- Définir des références temporelles communes qui permettent de dater l'histoire de la mise en valeur de l'espace. Cette deuxième étape consiste à re-construire avec les villageois l'histoire du village afin de mieux comprendre les dynamiques de peuplement et de mise en valeur de l'espace, ainsi que d'avoir des repères historiques qui aient du sens pour les villageois lors des enquêtes : quels étaient le ou les villages d'origine, où étaient-ils placés, pour quelle raison leur emplacement a-t-il changé, comment se sont opérés les regroupements ou les séparations d'habitat ? Ce point doit nous conduire à avoir des références temporelles communes avec les villageois et spécifier le « avant, c'était comme ça » par le « du temps de... c'était comme ça ».
- Définir et localiser les types de ressources selon les critères villageois. Cette étape nécessite, dans un premier temps, de faire émerger les typologies paysannes des ressources dans le territoire, puis de les localiser sur ce territoire, en commençant par les sols, et en poursuivant par la végétation. Lors de cette étape, il faut bien travailler sur les savoirs des villageois en notant notamment leur degré de précision dans la dénomination des ressources et des espaces, en travaillant sur les types qu'ils différencient et ce pourquoi ils les différencient, en évaluant leur degré de connaissance sur les ressources au travers des classifications qu'ils en ont, en étant aussi vigilant sur ce qui est de l'ordre d'un savoir qui semble partagé par l'ensemble des participants à la réunion ou plutôt d'un savoir particulier à des individus. Dans la pratique, il existe un certain nombre de rétro-actions entre définition des types et localisation : c'est en localisant les différents types sur la trame cartographique que les acteurs s'aperçoivent qu'il en manque et qu'il faut les affiner. En général toutefois, les typologies sont assez vite construites, parce qu'elles s'appuient sur des dénominations locales usuelles qui sont bien corrélées avec les perceptions des ressources par les acteurs locaux.
- Définir et localiser les activités, ainsi que leur logique d'organisation. La question posée est ici : quels sont les différents modes d'utilisation de l'espace : où les villageois vont-ils cultiver, où vont-ils ramasser du bois, où et quand les bêtes vont pâturer, etc. ? Et quelle est l'importance relative que les villageois semblent accorder à chacun de ces modes ?

C'est l'étape la plus délicate. Dans aucun des territoires enquêtés, nous ne sommes parvenus à localiser précisément les activités d'utilisation de l'espace autre qu'agricole, ni même à les situer les unes par rapport aux autres. Les acteurs locaux restent le plus souvent elliptiques dans leurs définitions des lieux d'exploitation des ressources : « on va vers... » ou bien « on va derrière la montagne » ; « les femmes ne coupent pas de bois, elles le ramassent sur le chemin du champ » ; les éleveurs quant à eux « vont partout ». Les débats générés par cette étape valent en fait plus par ce qu'ils nous permettent de pressentir les lieux de multi-usages et éventuellement de conflits, que pour le schéma lui-même.

- Définir les autres groupes d'usagers qui interagissent avec la communauté villageoise. Il s'agit de discuter des interactions entre la communauté villageoise et d'autres communautés d'usagers qui lui sont extérieures, mais interagissent avec elle dans la gestion des ressources, soit en complémentarité soit en compétition. Cette étape est aussi l'occasion de revenir avec les villageois sur les limites d'influence des différents niveaux de pouvoir politique et l'imbrication des territoires que l'on n'a pu qu'appréhender jusqu'alors.

Sur ce thème comme sur le précédent, il est difficile de placer sur le schéma des lieux d'appropriation multiples. Par contre, il est possible et utile de placer les lieux d'habitation des communautés voisines avec lesquelles le village rentre en interaction pour l'espace.

La construction collective de ce schéma d'organisation du territoire nous a ainsi permis de brosser avec les paysans les grands traits de la mise en valeur du territoire villageois. Elle nous a permis d'établir des connaissances partagées avec les paysans, et notamment de définir des références communes sur le territoire, sur son histoire et sur les ressources qu'il porte, qui nous serviront lors des enquêtes. Elle nous a enfin permis de mieux cerner le point de vue des paysans sur ce qui leur semble être des enjeux de la gestion du territoire, les ressources et les lieux dont la gestion semble être la plus problématique, ainsi que les principaux groupes d'acteurs avec qui ils sont en interaction dans la gestion de ces ressources. Ce point de vue complète celui exprimé par les autorités du village, et sera affiné par les opinions exprimées lors des enquêtes, notamment des groupes d'usagers qui ne sont pas représentés lors de cette réunion.

Ces schémas ne sont qu'un « premier brouillon à déchiffrer »

S'ils orientent le diagnostic et le dialogue, les schémas du territoire établis avec des représentants du village doivent être mis en débat tout au long de l'évaluation. Il faut les considérer comme un « premier brouillon à déchiffrer », selon l'expression de Roger Brunet, sorte d'outil de maïeutique.

Tout d'abord, le décalage est souvent important entre les représentations de l'espace exprimées lors de la construction du schéma et les pratiques de gestion des ressources observées. Nous pouvons voir, par exemple, combien à Mowo le décalage peut être grand entre les représentations spatiales de la sole des sorghos de contre saison¹⁵ et sa levée cartographique. Les enquêtes et inventaires qui constituent la deuxième étape du diagnostic, permettent de mieux comprendre ce décalage, que le schéma ne fait qu'appréhender.

Cela pose la question de savoir comment passer des schémas à une cartographie, d'une organisation topologique à une organisation géométrique ? Ce passage n'est toutefois pas une finalité en soi : l'objectif du schéma n'est pas de formater les représentations paysannes dans le formalisme de nos propres représentations ; il est d'avoir une expression, la moins biaisée possible, de ces représentations, que nous puissions lire et qui nous permette d'appréhender l'organisation et les dynamiques du territoire. Pour que la construction du schéma soit riche d'enseignements, il faut donc que les villageois puissent exprimer leurs représentations, dans un langage graphique qui nous soit intelligible, mais de la façon la plus libre possible. C'est cette liberté d'expression qui pourra donner comme un effet grossissant de certains aspects des représentations du territoire, et nous permettre de pointer sur des décalages entre schéma et carte qui sont riches d'enseignements. Il y a donc tout lieu de chercher à maintenir les quali-tés propres de ce « premier brouillon à déchiffrer » : le schéma a sur ce point les qualités de ses défauts. La deuxième limite de l'exercice tient à ce qu'il ne peut (ni n'a prétention à) synthétiser la diversité des points de vue des usagers des ressources sur le territoire. Il ne s'agit que de l'expression graphique de la perception de quelques acteurs désignés par les autorités du village, sur des critères qui nous sont le plus souvent flous à ce stade du diagnostic. Le même exercice, avec les mêmes personnes, mais interrogées individuellement ou par groupes d'usagers donnerait des résultats bien différents, de même évidemment que réalisé avec d'autres groupes sociaux.

Cela ne signifie pas pour autant que le schéma construit lors de cette première étape est si spécifique que l'on ne peut en tirer aucune conclusion. En effet, la présence à la réunion d'un ensemble de « savants » ou « dignitaires » du village assure une certaine pluralité des points de vue, qui, exprimée et mise en débat, peut être un bon moyen d'une part d'évaluer sa diversité, d'autre part d'en extraire les faits majeurs qui seront traduits sous forme graphique après avoir été l'objet d'un consensus.

La troisième limite du schéma, enfin, est qu'il nous paraît peu opérant pour débattre des évolutions possibles du territoire et des ressources. Si, en effet, ce schéma élaboré avec et par les acteurs nous semble approprié pour discuter avec eux de leurs perceptions et utilisations de l'espace (plus en tout cas qu'une carte qu'ils n'auraient pas participé à construire), il présente en revanche peu d'intérêt pour établir un dialogue sur les dynamiques de l'espace et des ressources et élaborer des scénarios de gestion. Dans le meilleur des cas, les acteurs locaux désignent une direction vers laquelle ils pensent que tel processus spatial va se prolonger (on place alors des flèches sur le schéma) ou ils imaginent le changement d'état de tel secteur territorial (on change la couleur de la représentation du secteur). Ces indications restent toutefois, en général, suffisamment floues pour que l'on ne puisse reconstruire un nouveau schéma, sur les bases du premier, qui amènerait la discussion sur les conséquences de telle ou telle exploitation. Les processus en cours mettant généralement en jeu l'usage des ressources et de l'espace par différentes catégories d'acteurs, la catégorie enquêtée préfère se garder de trop préciser les choses, du moins sur la base d'un schéma.

Un révélateur d'enjeux territoriaux

Bien qu'il ne soit qu'un premier brouillon à déchiffrer, le schéma à dire d'acteurs peut être considéré comme un « révélateur d'enjeux territoriaux » parce que les questions et l'intérêt portent sur l'ensemble du territoire villageois, sans distinction *a priori* de secteurs ou de thématiques dont on préjugerait de l'importance. L'attention peut se porter sur n'importe quel lieu ou quelle ressource qui se révélerait critique lors des discussions pour l'élaboration du schéma. Les chercheurs laissent le

¹⁵. Localement appelée « karal », par référence aux vertisols qui la caractérisent.

champ ouvert aux villageois pour exprimer leur vision de l'espace qu'ils partagent et utilisent ; ils peuvent observer vers quels secteurs l'intérêt se porte spontanément. En ce sens, les informations que l'on tire de l'exercice de construction du schéma peut conduire à s'interroger sur le rapport qui existe entre les enjeux qui nous apparaissent alors et les recherches que nous menons en accompagnement du développement. Travaillons-nous sur les bons enjeux de développement, sur les bons objets de recherche et sur les bons espaces ?

Les schémas à dire d'acteurs peuvent nous aider à répondre en partie à cette question, notamment grâce à l'analyse des perceptions sociales qui se cachent derrière les faits saillants de ces représentations graphiques, ainsi que l'a montré Denise Jodelet dans son étude sur les représentations des quartiers de Paris par les habitants des différents quartiers : hypertrophie donnée à des espaces que les acteurs considèrent importants, parce qu'ils recèlent un enjeu fort ; atrophie donnée à des espaces peu importants, ou conflictuels, ou dont les acteurs vont chercher à minimiser l'importance aux yeux de leur interlocuteur.

Sans prétendre aller bien loin dans l'analyse de « l'envers du schéma » -ce qui relève de la psychologie sociale pour laquelle nous n'avons pas compétence-, l'observation des déformations sur les schémas qui nous ont été proposés par les acteurs de nos territoires d'étude est cependant riche d'enseignement.

On peut mettre en évidence ces déformations de deux façons, qui mettent toutes deux en jeu la comparaison du schéma avec une (des) autre(s) représentation(s) spatiale(s) du même espace :

- comparaison de schémas à dire d'acteurs concernant le même espace mais réalisés par différentes communautés d'usagers, différents groupes sociaux, ou différents villages... ;
- comparaison entre le schéma et une représentation euclidienne du même espace.

Dans le deuxième cas, l'analyse peut se révéler délicate. Les décalages entre les deux types de représentations peuvent être dus à la résilience d'une perception spatiale créée dans le passé (Brunet, 2001) ou à la transcription, sous forme de distances, des difficultés de déplacement. Toutefois, quand il s'agit d'une utilisation récente de l'espace, on peut faire l'hypothèse que l'hypertrophie de l'espace concerné traduit une importance toute particulière de cet espace et de ce qu'il supporte pour la société locale. Ainsi, dans le cas de l'utilisation du sol de Mowo, village du piémont des monts Mandara, la comparaison du schéma à dire d'acteurs et d'une carte géoréférencée met-elle en évidence un décalage très net entre les lieux et les surfaces des terres propices au sorgho de contre saison (figure 1). Contiguës à la sole des cultures pluviales et la prenant en écharpe sur une importante surface, les terres favorables aux cultures de contre-saison sont en fait cartographiées loin des limites du terroir et sur des surfaces plus restreintes. Ce décalage traduit l'émergence combinée d'un phénomène et d'un processus : (i) une attraction pour la culture du sorgho de contre-saison et pour un finage à double vocation agricole ; (ii) un désir d'expansion foncière pour assurer un avenir à Mowo, qui se traduit dans un premier temps par des conquêtes vers le sud (lyébi-Mandjek *et al.*, 1995), puis, du fait de l'intérêt pour le sorgho de contre-saison, par un glissement progressif des terres en contiguïté du terroir mais peu favorables à cette culture vers des terres plus favorables, mais éparpillées et plus distantes (Mathieu *et al.*, 2002). Résiliences de perceptions passées et vœux d'expansion territoriale se mélangent ainsi dans cette représentation, pour traduire un fort intérêt pour la culture du sorgho de saison sèche, pourtant en marge de sa zone de prédilection.

La comparaison entre schémas à dire d'acteur permet quant à elle de cerner les divergences de points de vue exprimés sur un même espace, par des groupes sociaux qui le pratiquent et en font le plus souvent usage. Cette comparaison est saisissante quand elle est opérée entre différents usagers d'un même espace, par exemple des agriculteurs, des éleveurs, des chasseurs ou des pêcheurs. On peut alors voir combien ces acteurs qui parcourent le même espace, n'y voient et n'y vivent pas la même chose. Cela donne des orientations pour un approfondissement des diagnostics par type d'usagers et pour un aménagement du territoire qui prenne en compte son multi-usages. Cette comparaison est également instructive quand elle concerne un même type d'usagers qui ont en commun l'usage d'un espace d'accès plutôt libre, généralement en périphérie de leurs territoires. La construction de schémas à dire d'acteurs dans les villages de la région de Kaélé a ainsi permis de mettre en évidence combien étaient divergentes les perceptions des différents villages sur les brousses périphériques où ils vont chercher du bois et faire pâturer leurs bêtes (Merle *et al.*, soumis) (figure 2). On a ainsi pu noter que les villages qui étaient proches du siège de leur chefferie traditionnelle voyaient leur brousse comme étendue, tandis que les villages qui en étaient en périphérie avaient tendance à l'atrophier. Ce travail nous a permis de réorienter notre étude sur l'accessibilité à la ressource ligneuse, sur l'hypothèse que l'exploitation de bois serait d'autant plus forte que le lieu était riche en essences de valeur et accessible par le réseau routier, nous

avons ainsi introduit, à la suite de ce travail sur les schémas, un nouveau principe fort concernant le contrôle de l'accès aux brousses, selon que l'on est dans des interfaces de chefferie ou non.

Schéma à dire d'acteurs du territoire de Mowo

Carte d'occupation du sol du territoire de Mowo

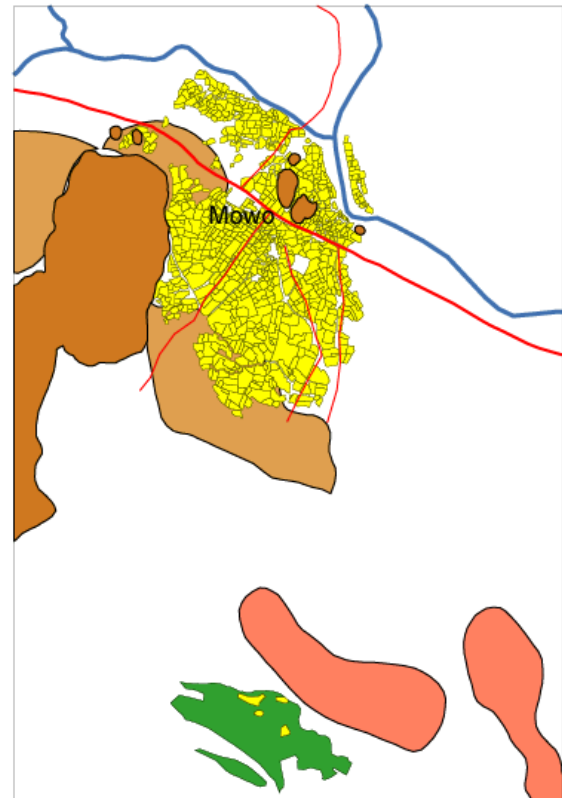
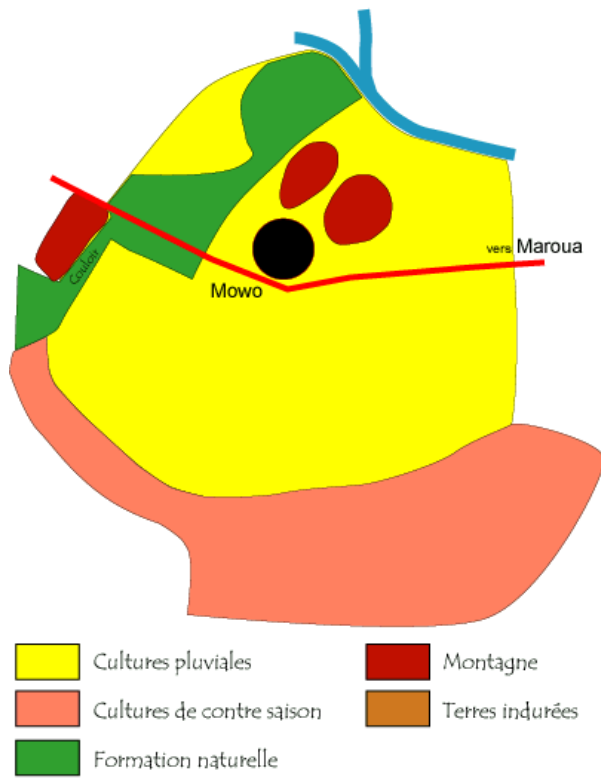


Figure 1. Comparaison du schéma à dire d'acteurs et de la carte de l'occupation du sol du territoire de Mowo.

Schéma à dire d'acteurs du territoire de Foulou

Schéma à dire d'acteurs du territoire de Modjombodi

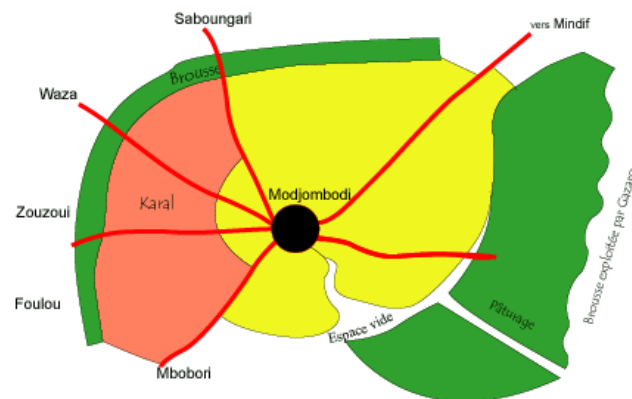
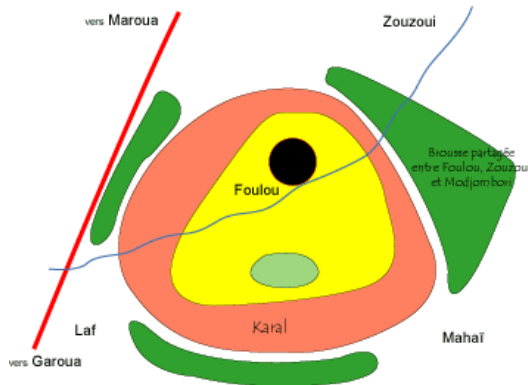


Figure 2. Comparaison des schémas à dire d'acteurs de deux territoires voisins.

On voit ainsi par ces deux exemples concrets comment l'utilisation d'une méthode très simple nous a permis de mieux cerner les enjeux territoriaux tels que les acteurs les expriment, incidemment ou

explicitement. A la suite de ce travail, on perçoit notamment mieux tous les enjeux qui concernent les périphéries villageoises, lieux de vacante de contrôle et donc d'accès libre, où s'expriment tous les processus les plus dynamiques de la région nord-camerounaise : progression très rapide de la culture de sorgho de contre saison, coupes sévères sur les espaces en forêt naturelle non contrôlée par les autorités traditionnelles, marginalisation, du fait de ces coupes et défrichement, de l'élevage transhumant. La recherche agronomique pour le développement gagnerait probablement à s'éloigner de ses parcelles dans les finages pour s'intéresser davantage aux périphéries territoriales en pleine évolution.

Bibliographie

ANDRE Y., BAILLY A., CLARY M., FERRAS R., GUERIN J.-P., 1990. Modèles géographiques et représentations spatiales, Paris-Montpellier, Anthropos-RECLUS, 218 p.

BRUNET R., FERRAS R., THERY H., 1992 [1993]. Les Mots de la Géographie, Dictionnaire critique, Paris, France, RECLUS – La Documentation Française, Col. Dynamique du territoire, 3^e édition.

BRUNET R., 2001. Le Déchiffrement du Monde, Théorie et pratique de la géographie. Paris, France, Belin, Collection Mappemonde, 402 p.

IYEBI-MANDJEK O., SEIGNOBOS C., 1995. Terroir de Mowo. Saturation foncière et émigration... Maroua, Cameroun, DPGT/ORSTOM/MINAGRI, 79 p.

MATHIEU B., GAUTIER D., FOTSING E., 2002. The recent extension of muskwari sorghums in northern Cameroon. Lake Buena Vista, Florida, USA, 17th Symposium of the International Farming Systems Association, 17-20 novembre 2002.

MERLE C., GAUTIER D., soumis. Modélisation des facteurs influençant la localisation des prélèvements de bois de feu dans les villages du sud de Maroua (Extrême Nord Cameroun), soumis à Mappemonde.